



FOLIO n° 1

19 rue Saint-Jean

Mon premier atelier n'était pas plus grand que cette table, j'avais peint le sol en blanc pour attirer la lumière dans ce fond de cour. Pourtant, ce n'est pas là que sont apparus les cinq dessins au stylo-bille qui changèrent ma vie. Ces derniers naquirent en août 1980 dans le secret d'un garage anodin, comme les Beatles, Apple et quelques autres.

En revanche, c'est dans ce lieu magique que j'ai découpé et composé mes premiers collages : *Champ de choux-fleurs à Chambourcy, 30 mai, Bataille d'Athérines*, etc.

C'est dans cet atelier, surtout, que se fit ma première rencontre avec Bernard Ceysson. Vous l'aurez perçu, ce lieu frôlait le minuscule, aussi est-ce assez logiquement que ce prestigieux conservateur écrasa mon unique sculpture sur épingle, malicieusement installée au sol pour l'impressionner ! Forts de ce premier contact, une sorte de « Paraboot-pacte » se scella entre nous. Jacques Beaufret vint nous rejoindre quelques minutes après l'impact. Nous étions en 1981, 19 rue Saint-Jean, Saint-Étienne (42).

P.F. 2020

FOLIO n°2

Ainsi soit l'île

L'Île au trésor fut le premier livre sans images que je dévorai, et qui me le rendit. La disparition des images fait un bien immense à l'imaginaire ; sans aucun doute, le vélo dont parle Paul Morand fut pour moi ce roman de Stevenson. La famille Mahuzier prit le relais ; je perdais en littérature, soit, mais je gagnais en kilomètres. Grâce à eux, je fis dix fois le tour du monde sans bouger de la chambre que nous partagions à quatre (Xavier de Maistre avait bien de la chance).

J'ai depuis dessiné de nombreuses cartes, réelles, imaginaires ou tendres. Ma plus grande excursion à ce jour fut celle entreprise au sein du navire amiral MAC (Lyon) ; une *Géographie à l'usage des gauchers* de plus de quatorze mois, dans le secret des soutes, sous les regards confiants et attentifs de deux Thierry, Raspail & Prat.

La *Chambre vermillon*, qui n'a rien à voir avec *Les Secrets de la mer Rouge*, n'existerait pas sans l'aventure lyonnaise ; en effet, c'est dans ce musée inouï que je réalisais ma première installation. Je n'aime guère ce genre de démonstrations, en général plus volumineuses que lumineuses, mais je dois avouer que c'est assez drôle à réaliser et suffisamment spectaculaire pour qu'on se compromette temporairement.

Elle fut imaginée en 2007 au Château de Villeneuve à Vence, lieu magique à l'époque. J'avais, grâce à mon séjour au MAC, observé que je pouvais créer en dehors de ma ville natale... Ce que je fais depuis cette date.

P.F. 2020



FOLIO n°3

Malappris de Rome

En 1984, Pierre Soulages présidait le jury de la Villa Médicis ; pour ma part, je présentais *Capitaine Coucou* à ce concours – une série de gravures sur boîtes de conserve. Lors de l’entretien final, la boîte de corned-beef intrigua le président et nous échangeâmes sur la race bovine, le détournement et la récupération.

À l’issue de cet échange agricole de haut vol, je fus sélectionné. Prudemment, je demandai : « Euh... 6 mois ? » ; Soulages signa pour 2 ans et 2 ateliers... « Vous verrez bien ! » Je téléphonai illico à ma mère : « Maman, ça y est, tu as un prix de Rome à la maison ! – Magnifique, mon chéri, n’oublie pas que tu as dentiste jeudi tout de même ! » Quelques semaines plus tard, après 11 heures de route – 404 cuir oblige –, j’installais mes deux ateliers et commençais à être malheureux... C’était la première fois que je quittais mes pénates et ce fut insupportable.

Malgré mon séjour écourté, je n’ai jamais autant travaillé qu’à Rome, seule solution pour ne pas trop réfléchir. La plupart de mes natures mortes sur verre, ébouriffées de lumière et de couleurs, ont été peintes dans le premier atelier romain. J’ai réalisé une seule gravure dans le second, une guêpe qui n’aimait que l’eau-forte m’a piqué. Huit mois plus tard, j’appris par le *Journal officiel* et un ami un peu seul qui le lisait, que j’avais été renvoyé de la Villa Médicis. La guêpe avait cafté ! Mais c’est une autre histoire.

P.F. 2020



FOLIO n°4

Hecto Versa

En 1999, la FIAC avait quitté le Grand Palais pour la porte de Versailles. Elle proposait aux galeries qui le désiraient de doubler leur espace par un stand sculpture. Guy Bärtschi et Yvon Lambert s'associèrent et me proposèrent ce défi.

J'imaginai et réalisai *Hecto-Verso*, trois sculptures suspendues, composées de sept plaques de verre peintes, serties dans un cadre métallique. Chacune représentant les plans d'un bâtiment vu en transparence, une plaque par plancher. D'un côté, une vue d'en haut et de l'autre, eh oui !, une vue d'en bas. Une sorte de maison écorchée, inspirée par la scène de crime dans *Psychose* (une maison témoin en quelque sorte !).

La Galerie Bärtschi qui avait produit les pièces en garda une, un ami construisit sa maison autour de la seconde et je conservai la troisième jusqu'à l'an dernier.

Cette pièce trop lourde et fragile ne pouvait rejoindre mon nouvel atelier qu'à l'occasion

d'un transport approprié. Après dix ans dans une grange et beaucoup d'expositions qui ne pouvaient la présenter, le Prieuré Saint-Cosme – demeure de Ronsard – put enfin l'accueillir et de fort belle façon.

Elle ne sera plus jamais exposée et je ne la reverrai jamais... Au retour, le camion qui la transportait avait un hayon défectueux. Lorsqu'elle entreprit sa descente – alors qu'elle allait enfin rejoindre son atelier –, le hayon céda. *L'Hecto-Verso* ne toucha jamais le sol intact, les plaques de verre dans un fracas étrangement sourd et sec se brisèrent en milliers d'éclats. Un puzzle inextricable, à jamais éparpillé, nous laissa bouche bée, le transporteur et moi.

C'est dans les ruines de ce chaos qu'en archéologue insouciant, j'ai récupéré quelques escadrilles de verre coupant ; non pas pour reconstituer ce qui ne sera plus, mais tenter, en profitant d'indiscutables reflets, d'en évoquer l'éclat de jadis.

P.F. 2020



©

FOLIO n°5

L'Enfant des balcons

Mon père était mercier en gros. Dans son catalogue, au-delà des incontournables boutons, fils et canevas, la layette et la lingerie tenaient une jolie place. Un dimanche matin, alors qu'il rendait visite à son fournisseur, il eut la belle idée de m'entraîner avec lui. J'avais douze ans, le jeune garçon de *L'Enfant des terrasses* aussi. Ce jour-là, il ouvrit sans le savoir la boîte aux rêveries les plus douces qu'un enfant de cet âge puisse espérer. Le rendez-vous avait lieu dans le magasin du corsetier. Une bonbonnière dans les roses, avec des tentures cramoisies peignées comme Chantal Thomass. Au fond de cet écrin douillet, des cabines d'essayage vertigineuses, juste entrebâillées, d'où de somptueux capitonnages parme semblaient, malgré d'indicibles ombres, s'illuminer à mon passage. J'aurais donné toutes mes billes pour un seul bouton de ces capitons-là ! Et sur les murs, sur les murs ! Les trophées d'une pêche miraculeuse et indolore, des dizaines de poitrines toutes dentelles dehors, de quoi troquer des bonbons jusqu'aux vacances d'été.

En quelques heures, cette expédition me fit basculer dans un monde nouveau. Je ne verrai plus jamais les mamans pareil. Une sorte de passage : « l'enfant des balcons » était né ; tel un Ezra Pound que l'innocence fuit, je vis le monde différemment.

Souvent, quand j'utilise des gouaches translucides, que j'effleure des peintures fraîchement déposées, ou que je griffe, le souffle retenu, ce fin carbone bleu, j' imagine que l'origine de ces rituels délicats se niche dans ce dimanche matin, rue du Jeu de l'arc.

P.F. 2020



D22

Après plus de trois ans de recherches, je venais de trouver l'atelier bucolique de mes rêves. Une orangerie un peu décrite à quelques figuiers d'une maison forte. J'étais, comme souvent, quelle que soit la dimension du lieu ou l'épaisseur de mon porte-monnaie, le plus heureux des hommes. Je venais d'adresser une lettre assez tendre à Yvon Lambert lui expliquant les raisons de mon départ. J'étais plus léger et d'une certaine façon plus libre. Guy Bärtschi, mon nouveau galeriste suisse, m'accompagnait avec une énergie méconnue de moi !

Dans les vitres à bulles de l'immense porte de l'atelier, j'apercevais chaque matin « mon » D22 – un vieux tracteur Renault qui avait été orange et célèbre, et surtout qui avait vu le jour l'année de ma conception. Tout était réuni pour en faire sinon un complice, au moins un sujet. C'est donc lui qui inaugura cette série de peintures embrasées des couleurs de l'heureuse vie champêtre d'alors.

Souvent j'oublie ou ignore l'origine d'une série. La plupart du temps, celles-ci naissent par tâtonnements ou accidents prémédités – ces fameux hasards, que les esprits préparés nomment ainsi pour ne pas décourager les malchanceux. *D22*, et c'est unique, trouve son origine en 1983. Lors, j'étais dans les découpages ; la belle idée de les coller au mur résolvait les problèmes du cadre, du

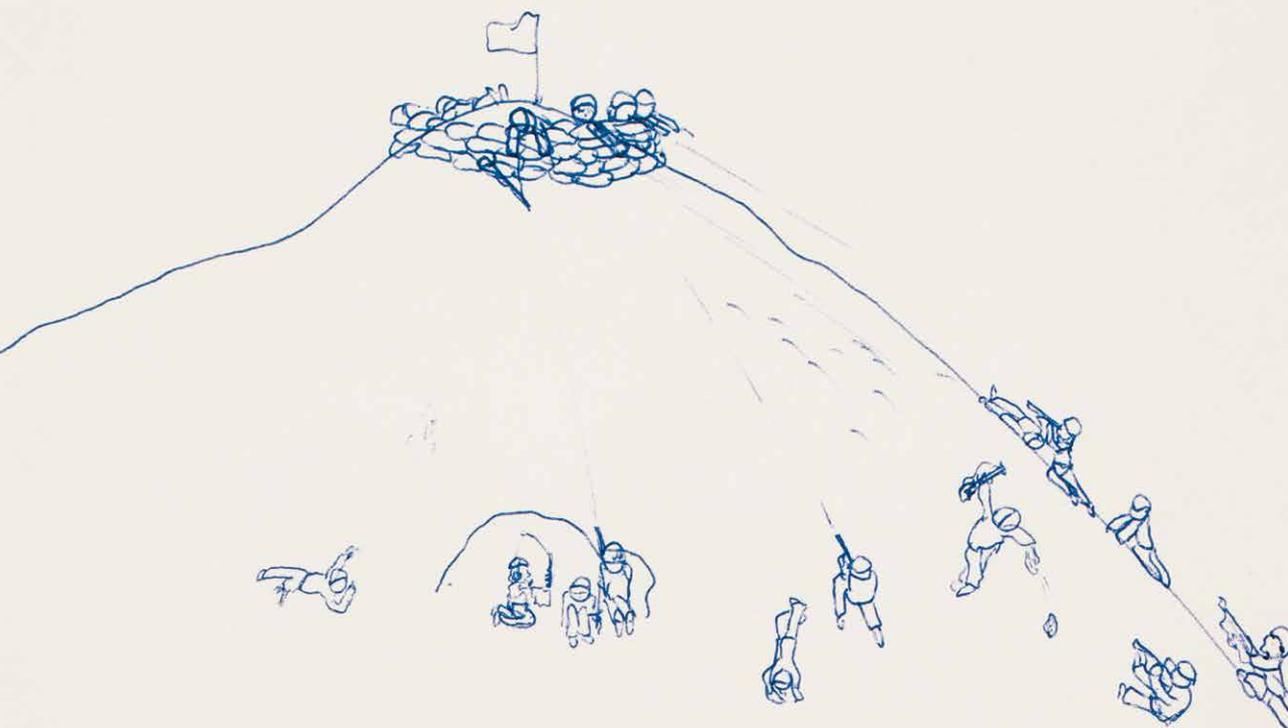
fond... Mon tempérament d'« inventeur », que la découverte d'une nouvelle série excite comme une puce sur un chien qui nage, me poussa une fois de plus vers de moins confortables prairies.

Cinq peintures sur carton virent le jour. Très léchées, juste ce qu'il fallait de matière pour retenir les ombres, et ce petit sfumato de derrière les terrils. Des nuages, du ciel et des détails si minuscules qu'habituellement le cutter les abandonnait sur les planches de découpage.

Personne ne remarqua ces peintures, personne ne souleva la moindre paupière sur ce travail créé avec enthousiasme et surprise. Nos vies de créateurs foisonnent de dépits abyssaux. Il est tout de même instructif d'observer que 12 ans plus tard, lors de la rétrospective du Jeu de Paume, ces cinq peintures furent les plus appréciées.

Il m'aura fallu 25 ans pour retrouver l'état de fraîcheur et de nécessité pour en finir avec cette série. Ces petites peintures furent présentées à la FIAC, et ce fut jusqu'à ce jour le succès le plus retentissant de la Galerie Bärtschi à Paris. Paradoxalement, ce travail déclencha d'étranges foudres ; jamais série ne fut plus abhorrée et, si dans un élan de franchise salvatrice quelqu'un avoue « ne pas du tout aimer ! », je sais qu'il s'agira de *D22* !

P.F. 2020



Hamburger Hill

J e n'ai jamais su trouver les mots pour expliquer ce qui s'avéra au fil du temps l'acte le plus important de ma vie artistique. Nommer cette *chose* qui survint cet après-midi d'août 1980 m'eût sans doute permis de la réitérer. Cependant, cette absence de mot préserva à sa façon le caractère à jamais extraordinaire de cet instant.

Rien de spectaculaire, bien au contraire, rien de virtuose, seul l'état dans lequel je vis surgir ces dessins au stylo-bille fut incroyable, avec cette brièveté qui fait la gloire des rayons verts.

Ces quelques dessins, plus infantiles qu'enfants, venaient, dans les quinze minutes qu'ils avaient empruntés à l'été, d'anéantir la centaine d'œuvres préparée pour mon retour aux Beaux-Arts. Profondément bouleversé par ces ovnis, je détruisis ce petit Salon des indépendants concocté pendant les vacances. Le jour de la rentrée, la peur au ventre, je ne présentai que ces « griffures de Bic ». Si l'avis était favorable, ces dessins deviendraient ma nouvelle et unique boussole – quoi de plus exaltant qu'une boussole insensée ? L'avis fut favorable et presque joyeux !

J'entrais tout neuf et quasi invincible en première année d'art.

Depuis ce mois d'août, je sais qu'une grande partie des lassitudes qui m'envahissent lorsque je me surprends à ne plus me surprendre, vient de cet émoi inexplicable qui chavira mon été et peut-être ma vie. Malheureusement, il ne m'a guère été offert au fil de ces quarante années de récréations de retrouver cette indicible sensation. Si je l'ai frôlée quelquefois, elle resta furtive et invisible comme le lynx d'Oulan-Bator.

Pourtant, à l'été 2017, alors que je dessinais depuis peu avec la plume préférée de Sempé*, je me surpris, dans un moment d'égarément, à esquisser sur d'immenses feuilles de carbone endormies depuis plus de vingt ans quelques volutes d'un fugace balconnet. Le sujet n'y était pour rien, mais les traits que proposa la plume en effleurant cet ambassadeur aveugle m'offrirent, au hasard de ce gribouillis sensuel, une miraculeuse impression de jamais-vu. Depuis, avec cette nouvelle technique, il me semble que je ne dessine plus... je devine.

P.F. 2020

* *Sempé ne dessine qu'avec la plume Atome 423, tout est dit !*



Roger Gustafsson

A bien y réfléchir, je n'ai pas assez vu Roger Gustafsson. Ce Finlandais était photographe et son Nikon, plus un organe qu'un outil. Dans les milliers de clichés qu'il fit, on retrouvera un jour toute l'histoire de l'art contemporain finlandais et international, une sorte d'André Morain, aussi charmant et souriant.

Si parfois une certaine mélancolie m'envahit en songeant au nombre de gens médiocres que le milieu de l'art m'a conduit à fréquenter, celle-ci s'évapore lorsque je rassemble les princes et princesses qu'il m'a permis de connaître. Roger fut l'un d'entre eux, assez rares en définitive pour les remarquer et pour décider, une bonne fois pour toutes, que les imbéciles ne sont que des excipients.

Roger Gustafsson et sa femme Nadia firent plus de vingt fois le tour du monde, aucune des grandes foires, expositions ou biennales ne leur a échappé. C'est une grande fierté, au regard de leur

immense culture humaniste et bienveillante, que d'avoir eu l'amitié et l'admiration de ce couple.

L'expression « belle personne », comme la Légion d'honneur, ne permet plus d'isoler l'exception, aussi me contenterais-je de dire que la disparition de Roger reste inadmissible.

J'ai réalisé dans les années 2000 pour le Musée Paul-Dini, *La Malle de Bussy d'Amboise*, une mini-rétrospective ambulante dans laquelle se retrouve en miniature plus de vingt ans de mon parcours. La collection sur laquelle Roger Gustafsson travaillait avant de partir est dans cette veine-là : une histoire de l'art contemporain dont un Moumine, symbole de la Finlande, s'amuse à incarner les figures les plus célèbres.

Ce travail n'avait pas d'autre prétention que de trouver le tendre public de ses petits-enfants. J'imagine, en leur empruntant quelque temps cette incroyable crèche laïque, la fébrilité qui sera la leur au retour du nouveau voyage de « Roger ».

P.F. 2020



02/15

"Athena Berlin"

P. F. F. 85

Capitaine Coucou

J'ai eu la chance d'avoir un professeur de gravure très particulier. De ces profs si fumistes, qu'on se demande s'ils touchent un salaire ou une bourse (j'en sais quelque chose, je fus un temps l'un d'eux). J'avais du mal à supporter l'archaïsme de ses cours. Impossible de graver quoi que ce soit avant d'avoir poncé le cuivre jusqu'au miroir ou la tendinite. Très vite, je récupérai dans la poubelle une plaque de zinc moisie et griffonnai rageusement ma première gravure.

Celle-ci, et les couvercles de conserves que j'inventais pour l'enquiquiner, m'ouvrirent les portes de la Villa Médicis et plus tard, si j'avais accepté l'invitation d'Alfred Pacquement, celles des Beaux-Arts de Paris. En définitive, je dois beaucoup à Claude Weisbuch dont j'ai fini par goûter l'humour et quelques dessins sublimes.

J'ai beaucoup aimé graver, mais pas tellement la gravure. Tous ces rituels, ces maniaqueries sur les papiers et les encres avaient le don de m'en détourner. Seul René Tazé a su me la faire apprécier. Si l'attaque à l'acide me séduisait un peu, je lui ai toujours préféré le contact direct de la pointe acérée que ce maître taille-doucier savait sublimer.

En gaucher contrariant, j'aimais beaucoup cet univers inversé qui ne se dévoile qu'avec retard. À part les *Cartes de visite* très dessinées et bien sûr les *Boîtes de conserve*, où je me contentais de cerner le capitaine Cook et ses bateaux, je gravais comme on griffonne, une sorte de dessin automatique, sans réfléchir et sans repentir.

En 2000, Marie-Hélène Gatto, conservatrice à la Bibliothèque nationale, me proposa une rétrospective de cet œuvre gravé. Elle me chargea d'en imaginer le thème. Au début, c'était plutôt excitant ; au final, ce fut désastreux ! Non pas que l'exposition fût ratée, non, seulement, pour essayer d'en trouver le sens, j'eus la mauvaise idée d'étaler la totalité de mes gravures sur le sol de l'atelier. Ce fut un choc : de la première gravure – celle de la plaque moisie (1981) – à la dernière (2000), la quasi-totalité dévoilait une thématique commune : l'équilibre, la chute !

J'ai dit plus haut combien mon dessin de graveur me semblait libre, automatique et insouciant ! Découvrir si brutalement que c'était l'inverse, qu'une articulation inconnue de moi organisait, sans mon aval, son petit bonhomme de chemin de fer, me sidéra. Durant quelques temps, cette découverte me ravit, mais je compris très vite qu'elle signait la fin du plaisir de graver librement. Je croyais avoir aimé la gravure avec légèreté, elle me fit pourtant ces centaines d'enfants dans le dos – le fameux coup de la plaque inversée !

Aujourd'hui, quand je regarde ce travail et tous ces écorchés qui se ressemblent trait pour trait, je ne puis qu'en déduire qu'il ne m'est plus possible d'« aimer » sans arrière-pensée.

Après vingt ans d'abstinence, une nouvelle pointe sèche vient d'apparaître ces jours-ci. Quelques traits pour griffer l'horizon, trois touffes d'herbe sèche pour le distancer, une cicatrice en quelque sorte.

P.F. 2020



FOLIO n°10

Loin de Luçon

Quand on dessine beaucoup, une insidieuse virtuosité s'imisce quelquefois et une sorte d'allégresse nocive dévoie ce trait qui fut le nôtre. Certains présomptueux, pensant la dépasser, ne font que singer la maladresse et « es-croquer » l'enfantin. D'autres, plus malheureux, se délectent sans retenue de cette insatiable dextérité, croyant que leur cerveau s'ébaudit de tant de grâce. En fait, ce dernier, enfin libéré de la pesanteur du nécessaire, s'éclate tout simplement et déhanche nos poignets comme des fesses. Ce que l'on prend pour du talent ne serait en définitive qu'une soupape gymnique.

Une fois de plus, il me sera difficile de trouver les mots exacts pour expliquer la magie qui opéra quand je « dessinai » *Loin de Luçon*. En effet, pour le dessinateur que je pense être, ces découpages sont l'ultime étape du rêve récurrent du trait absolu.

Ces dessins sans mobile apparent viennent de nulle part. Ils résultent d'une pacifique épopée de vermicelles bruns, savamment découpés dans les

pages cartonnées d'un vieil album photo. Tous se ressemblent mais aucun n'est jumeau, certains ont des rondeurs, d'autres s'étirent en vain. L'ensemble devant moi forme un fagot épais d'où j'extirpe au hasard ces vermisieux raidis. Je commence par *un* que ma pince choisit et lui cherche un amant ou un air de famille. De ce « sans queue ni tête » naissent quelques tête-à-tête. La proximité à la longue fait corps et les cunnilingus tombent à point nommé. De ficelle en marabout, ma pince pélican démonte, sous l'œil inquiet d'un castor édenté qu'un coucou a niqué, ce nid enchevêtré. Et sur ma table blanche, cette cueillette lascive convoque un mystérieux dessin que je n'attendais pas. Dessin de quoi ? Personne ne le sait, mais dessin il y a. On devine quelque chose qui jusqu'ici n'existait pas, cette forme ressemble mais pourtant n'en est pas. Ma main n'a jamais dit aucun de ces traits-là, pas un dessin de moi n'avait parlé de ça. Il y a décidément beaucoup à dire quand on ne pense pas.

P.F. 2020



La Grande citrouille

La plupart du temps, si tout ne va pas trop mal, on a déjà une famille. Cependant, il n'est pas rare qu'au fil du temps nous ressentions le besoin d'en constituer une nouvelle, plus adaptée à ce qu'en définitive la première, toujours décevante, aura fait de nous. Sans jamais qu'on ne leur dise, voilà que celui-ci est plus un frère qu'un ami, celui-ci encore plus un père et quant à celle-ci, cette vieille dame que le temps a un rien raccourcie, une grand-mère de rêve.

Ainsi en va-t-il des références. J'ai pendant des années expliqué que ce collage de citrouilles joufflues était un hommage à Hélion. J'avais eu le bonheur d'accueillir cet artiste à mon exposition vénitienne. J'avais 25 ans et c'était magnifique de voir ce peintre aveugle découvrir au bras de sa compagne mes modestes collages. Quelques semaines plus tard, des citrouilles chevauchées par des bonnes sœurs apparurent sous mon crayon : il ne pouvait s'agir que de réminiscences nobles – Hélion, évidemment !

Il aura fallu un jour de l'An et le hasard d'une incontournable *Grande vadrouille* pour m'apercevoir que des bonnes sœurs coiffées comme des mouettes jouaient de la citrouille volante dans le coffre malmené d'une 2 CV ! Ma panoplie de belles références s'en vit soudainement bien contrariée. Hélion aux oubliettes ! Subrepticement, dans une versatilité nourrie d'insatisfaction, les références s'inversaient et s'inventaient d'autres filières. La trivialité d'origine cédait la place à la noblesse dans un adoucement inconscient terriblement significatif.

Tout aussi significative, l'aisance avec laquelle, sans sourciller, j'expliquais la récurrence du squelette dans mon travail par la découverte des fresques de Luca Signorelli. En fait, cette fascination pour les corps décharnés vint plus sûrement de ce voyage scolaire qui nous transporta, dans les odeurs de banane et de gas-oil, jusqu'à l'église de Saint-Bonnet-le-Château. Dans la crypte de la chapelle, quelques corps avaient été enchaînés et oubliés. Les vapeurs d'alun avaient fini par momifier ces malheureux. Au milieu de ces cadavres racornis, une femme enceinte semblait encore protéger cet enfant qui ne naîtrait jamais. À dix ans, cette vision pour le moins marquante me troubla si profondément que, dans une étrange forme de sépulture symbolique, je l'enfouis pour longtemps.

Pour finir, il m'aura fallu plus de vingt ans pour identifier l'origine probable de mes petites saynètes. Je pensais évidemment que Jérôme Bosch ou les paysans de Bruegel pouvaient en être la source... Un dimanche de puces ordinaire, avec l'émoi qui sied aux grandes retrouvailles, je dénichai le plateau de fromage de mon enfance. Celui que l'on sortait les dimanches, celui avec les loustics qui jonglaient avec des picodons et glissaient sur des chavignols. Mon jardin des délices était donc là, moins prestigieux sans doute mais tout aussi inspirant.

D'évidence, ces grands maîtres avaient ressourcé avec bénéfique cette inspiration initiale ; je crains, toutefois, d'être plus redevable au saint-félicien qu'aux saint Jérôme. On est enfant trop tôt et on le sait trop tard...

P.F. 2020



PLATE II. ANATOMICAL TABLE, IN WHICH ARE REPRESENTED THE SEVERAL PARTS OF THE HUMAN BODY, AS THEY ARE CONNECTED BY THE BLOOD, AND AS THEY ARE CONNECTED BY THE NERVES. THE LETTERS A, B, C, D, E, F, G, H, I, K, L, M, N, O, P, Q, R, S, T, U, V, W, X, Y, Z, ARE PLACED AT THE SEVERAL PARTS OF THE BODY, AS THEY ARE CONNECTED BY THE BLOOD, AND AS THEY ARE CONNECTED BY THE NERVES.



FOLIO n°12

Les Jeux sont faits

J'ai un frère qui ne rêvait pas du même côté que moi. Il partait très loin et même si j'avais pu un instant imaginer l'accompagner, il partait tout seul. J'ai dû composer sans lui cette partition indéchiffrable de l'enfance et, d'évidence, je pris goût à la solitude et aux opéras ludiques qu'elle m'offrait. Il n'y aurait eu ces interludes scolaires, j'aurais joué de l'aube au crépuscule ; mais impossible d'échapper aux betteraves rouges de la cantine et aux néons d'autopsie des salles de classe. On ne dit pas assez que le plus insupportable dans l'année scolaire reste les derniers jours, quand le maître devient sympa comme un prof de gym et qu'il nous laisse... jouer.

Je détestais ce qui se jouait à plus de moi, à deux naissent les compromis, quant à trois, le risque qu'il y ait un « collabo » devient impressionnant. Imaginez que pour ces brouilles sans enjeu, j'abandonnais mes troupes dans un bordel monstre ! Diên Biên Phu à deux pas des toilettes !

Il me fallait toutes les vacances pour effacer ces jours interminables ; c'est dire qu'elles devenaient trop courtes pour oublier la rentrée. Revenir à

l'école, c'était revenir sur terre et mon monde n'était pas de cet épiderme-là. Il était de nulle part, ce qui laisse une jolie marge.

J'ai profité de mon enfance pour apprendre à jouer, rien de bien extraordinaire jusque-là. Il me semble toutefois qu'il y avait dans le sérieux avec lequel je m'appliquais à le faire, une prescience des temps à venir. Le pressentiment qu'il serait indispensable de *savoir* jouer quand les choses sérieuses commenceraient, car elles commenceraient.

L'enfance, c'est quand tous ceux qu'on aime sont vivants... La disparition de ma grand-mère aura définitivement et profondément brisé quelque chose. Elle emportait avec elle le bon Dieu et le père Noël. J'appris brutalement qu'on pouvait mourir le jour de Noël et que le bon Dieu était infoutu d'empêcher ça.

Depuis, il me semble que dans mon atelier je joue. Je ne joue pas pour jouer, non, je joue vraiment, infiniment. En jouant, je rêve que je me joue de tout et si possible un peu du reste, parce qu'ici, voyez-vous, on meurt à Noël.

P.F. 2020